

N'ÉCRASEZ PAS LES VIOLETTES

Eve Saint Martin



Eve Saint Martin

N'Écrasez pas les violettes

© Eve Saint Martin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1247-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

Germination

Chapitre 1

La rencontre

Depuis son lever, Suzanne accumule les maladresses. Après avoir retiré les cendres de l'âtre, elle les a transportées à l'extérieur et en a renversé au passage une grande partie sur le sol. Puis, de retour avec un seau d'eau du puits, elle a trébuché sur le pas de porte et en a versé la moitié sur les tommettes. Sa mère, assise à la longue table de bois et occupée à éplucher des légumes, s'est arrêtée, le couteau en l'air. Son regard s'est fait insistant et interrogateur.

— On dirait une mouche en temps d'orage ! Que t'arrive-t-il ma fille ?

— Tu sais bien !

Sa mère la fixe un instant, puis soupire.

— Pas la peine de te retourner les sangs, c'est la vie, c'est tout. J'aurais donné un fils à ton père, on n'en serait pas là.

Elle baisse la tête, ce qui affaisse tous ses traits et lui donne l'apparence d'une très vieille femme alors qu'elle n'a que la quarantaine. Sa mère se reproche souvent de n'avoir donné que deux filles à son mari – quantité et qualité n'étaient pas au rendez-vous pour un cultivateur qui a besoin de bras solides et vigoureux. Suzanne ressent un mélange de peine et d'irritation. La souffrance de sa mère lui fait mal, et en même temps, au fond d'elle-même, elle sent monter une colère qu'elle réprime par compassion.

— Tu n'y peux rien, Dieu en a décidé ainsi.

— Oui, c'est comme ça. Maintenant, il faut un homme pour succéder à ton père et t'épouser. Il n'y a pas à discuter, ajoute-t-elle d'un ton sec.

Suzanne se voit renvoyer à la solitude de son inquiétude. Elle a besoin d'air.

— Je vais au lavoir, il y a les draps à laver.

Le silence lourd de la pièce la précipite dehors, elle va à la grange où l'attend une brouette chargée de linges. Elle s'arrête un moment, respire l'odeur chaude

des foins gorgés de soleil dans son dos. La jeune femme jette un regard en arrière. La lumière court le long du granit, faisant ressortir les différentes tonalités vives de la pierre : rose, orange, et gris clair. Le toit en chaume érige fièrement des iris violets sur son faîtage. Une rose trémière est venue s'inviter sur le seuil de la porte principale, oscillant à chaque entrée ou sortie comme pour saluer les visiteurs. Une glycine s'agrippe sur la façade et offre ses grappes de fleurs mauves, dont les senteurs envahissent les pièces de la maison de son doux parfum. Et des hortensias, arbustes emblématiques de la Bretagne, croulent sous leurs lourdes têtes rouges, leurs feuilles d'un vert tendre luisant dans la clarté du jour. Suzanne a obtenu des boutures un peu partout et a fleuri ainsi la cour de la ferme.

Des oiseaux pépient gaiement et guettent du coin de l'œil les grains des poules et un écureuil curieux grignote un gland du haut de son arbre. Le cochon Maurice a encore réussi à ouvrir la porte de son abri et se dirige d'un petit pas pressé vers l'entrée de la bâtisse. On entend le marteau du maréchal-ferrant qui tape en rythme sur le fer et les cloches de l'église annoncent une cérémonie.

Tout cela sera bientôt à elle.

Son cœur se gonfle de joie. Sa sœur cadette, Madeleine, a épousé un instituteur de la ville et est partie vivre loin d'eux. Elle n'aimait pas la campagne, encore moins les durs travaux que représentent une ferme incluant élevage et culture – piétiner dans la boue avec ses sabots, très peu pour elle. Tandis que Suzanne est attachée à sa maison et à sa terre, comme enracinée depuis ses premiers pas sur les pavés de guingois. Elle aime s'occuper du potager et faire pousser des fleurs colorées et parfumées, elle s'intéresse aussi beaucoup aux plantes médicinales.

Mais il lui faut un mari pour pouvoir hériter de la ferme de son père, et une pointe d'inquiétude lui noue soudain l'estomac. S'occuper d'une telle exploitation est une affaire d'homme, car la force physique est indispensable pour tous les travaux agricoles, et l'autorité masculine nécessaire pour mener une équipe de journaliers. Et c'est à son père que revient la tâche de lui trouver un homme capable de reprendre l'exploitation et d'avoir un apport financier suffisant pour investir. Bien sûr, il choisira quelqu'un de sérieux et responsable, pas un panier percé comme Julien, ou buveur à l'excès comme Pierre, deux maris des femmes du village.

Mais ces qualités sont-elles suffisantes en ce qui la concerne ? Est-il possible de partager toute sa vie avec un homme qui ne lui plaît pas du tout ?

Suzanne se pose de nombreuses questions au sujet de son futur mari.

Par exemple, la jeune femme est extrêmement sensible aux odeurs. Il y a des effluves corporels qui lui font monter des haut-le-cœur, et s'imaginer partager son lit avec un mari dont elle ne supporte pas l'odeur serait une torture insoutenable. Ce n'est qu'un détail pour son père, évidemment – lui s'intéresse surtout au confort matériel que son gendre pourra leur offrir, à elle et à sa descendance.

Par ses amies, et par son observation des animaux à la ferme, elle sait ce qui se passe dans l'intimité entre un homme et une femme. Il ne s'agit pas que de partager un travail, de cohabiter dans la même maison, mais aussi de coucher ensemble, de subir le corps de l'homme sur elle et en elle. Subir, c'est le terme qui lui vient en observant les expressions de certaines femmes mariées quand le sujet est évoqué. La pudeur les empêche de s'étendre. Seule son amie Alix en plaisante librement et fait rougir ou se détourner les visages féminins. Pour cette dernière, ce n'est certainement pas le terme subir qu'elle emploie pour parler de l'acte d'amour.

Suzanne pousse sa brouette dans le chemin caillouteux, l'esprit en ébullition. Des rires lui annoncent qu'elle approche du lavoir. Des femmes, agenouillées sur la margelle au bord de l'eau verte, discutent tout en tapant ou frottant leurs linges de manière vigoureuse. Suzanne aperçoit Alix et vient s'accroupir à côté d'elle. Après l'avoir saluée, Alix observe son amie d'un regard appuyé, les sourcils froncés.

— Ça ne va pas, toi, non ?

— Mon père doit me présenter un homme en fin de matinée.

Ce matin, à son réveil, le père de Suzanne lui a annoncé qu'un certain François, un candidat sérieux pour l'exploitation et apparemment très intéressé, viendrait leur rendre visite.

— Aïe ! Vu comment ça s'est passé la dernière fois...

Suzanne hoche la tête, se penche en avant et trempe un drap, puis le rapproche du bord pour le savonner.

— Je t’ai parlé du premier, mais pas du second, rajoute Suzanne en faisant une grimace.

Son père, Nicolas, lui a présenté deux autres hommes en à peine un mois. Le premier, de quinze ans son aîné et veuf, a déjà une exploitation agricole – un de ses champs jouxte des terres de son père et il souhaite s’agrandir. Nicolas, après avoir été journalier, avait fini par acheter une petite ferme, puis progressivement, avait investi dans un champ et agrandi son troupeau de vaches laitières. Dans ce métier, il faut toujours s’accroître et diversifier ses cultures et son élevage pour avoir les reins solides dans les périodes difficiles. Il recherchait un homme qui partageait la même ambition.

C’était le cas de ce veuf. Mais ses trois enfants étaient un frein pour Nicolas, qui tenait à ce que ses descendants héritent de son exploitation et qu’elle ne soit pas dépecée en plusieurs parties. Il avait donc renoncé au projet. Suzanne en fut soulagée, car l’homme avait des dents noires et une haleine de cheval. Il paraissait plus âgé que son propre père.

Alix avait beaucoup ri devant la description de son amie, imaginant celle-ci se bouchant le nez quand le veuf lui avait adressé la parole.

— Et donc, le second, il sentait quoi ? Cochon ? Moufette ?

Les yeux verts rieurs de son amie pétillent de malice.

— Lui, c’était pas un problème d’odeur, mais...

Suzanne secoue la tête, en racontant la scène. Cet homme-là était plus jeune que le premier, bien que l’aîné de Suzanne de plusieurs années. Lors des présentations, il l’a à peine regardée et ne s’est adressé qu’à Nicolas. Suzanne aurait aussi bien pu être un meuble, elle faisait simplement partie du marché dont il discutait âprement les conditions financières avec son père. Le seul regard qu’il a fini par lui jeter ressemblait à celui d’un maquignon à la foire aux bœufs, évaluant la bête, s’attardant sur sa poitrine et sur ses hanches. Sa façon de la déshabiller et la lueur vicieuse qui s’attardait au fond de ses yeux l’ont empli d’un profond dégoût.

Heureusement, les deux hommes ne sont pas parvenus à faire affaire.

Alix s’exclame :

— Il sent peut-être pas le cochon celui-là, mais c'en est un bien gros !

Jusqu'à la rencontre de ces deux prétendants, Suzanne était assez optimiste. Ou bien elle n'avait pas réalisé l'aspect concret de sa situation, cela restait un projet en l'air. Alix, par sa réaction, lui permet de formuler tout haut ce qu'elle ressent.

— Tu te rends compte, quel calvaire de partager ma vie avec l'un ou l'autre ! Me faire embrasser par celui qui pue de la bouche ou subir le regard vicieux et les mains baladeuses de l'autre à longueur de journée. Mon Dieu ! Que me réserve le troisième ?

— Si ton père veut te forcer, refuse tout net ! tranche Alix sèchement.

Suzanne soupire. Discuter avec son père, c'est possible, mais lui tenir tête, refuser sa décision, c'est impensable. Et puis elle comprend sa difficulté.

— Les hommes qui ont de l'argent ne courent pas la campagne, dit Suzanne avec une moue résignée.

Alix fronce à nouveau les sourcils, mais préfère se taire. Toutes deux ont déjà eu de longues discussions à ce sujet et Alix ne comprend pas que son amie aliène sa vie à un homme qu'elle n'a pas choisi. Elle-même, fille de la guérisseuse et matrone du village, a décidé de suivre les pas de sa mère et de ne pas se marier – ce qui ne l'empêche pas d'avoir des aventures sans lendemain. Pour la mère de Suzanne et d'autres personnes du village, Alix vit dans le péché. Et si sa propre mère, fille-mère, est tolérée, c'est uniquement parce qu'elle soigne les habitants. Mais beaucoup la critiquent dans son dos. Heureusement, le père Joseph calme souvent le jeu.

Un peu plus tard, Suzanne est en train de soulever un grand drap lourd d'humidité, qu'elle peine à étendre sur le fil, quand elle entend soudain le trot d'un cheval qui tire une voiture. Son ventre se noue. En voulant attraper des pinces à linge, elle heurte l'anse de son panier et toutes les pinces tombent par terre. Le véhicule s'arrête devant la maison. En temps normal, elle aurait couru accueillir le visiteur, pas celui-ci. Elle reste cachée derrière son drap.

La voix forte de son père s'écrit :

— Ah, François ! Bonne route ?

— ... Oui, bonjour, Nicolas...

La voix est grave et ferme, signe qu'elle appartient à un homme de caractère. Suzanne glisse un œil le long du drap pour apercevoir une demi-silhouette élancée, un bord de chapeau noir, une large épaule. Elle frémit.

— Rentre, veux-tu du cidre ?

Son père a refermé la porte, elle n'entend pas la réponse.

Suzanne saisit un autre drap dans son grand panier d'osier, en attendant que son père l'appelle, et une fragrance d'herbe fraîche vient lui chatouiller les narines. Un jour, en marchant par hasard avec ses sabots sur la tige d'une fleur sauvage, une forte odeur plaisante l'avait arrêtée. Depuis, elle cueille cette plante et en extrait le suc pour l'utiliser dans le savon et la fabrication de bougies, afin de retrouver cette senteur si agréable.

L'humidité glacée du tissu fait trembler ses mains de froid. Mais peut-être est-ce aussi dû à ce qui l'attend. Elle se dépêche, car s'activer occupe son esprit et la réchauffe.

Elle sursaute quand elle entend enfin la voix de son père.

— ... Suzanne, viens !

Pour se calmer, la jeune femme finit d'abord d'étendre le dernier drap tout en prenant une grande inspiration, inondant son être de ce doux parfum qui l'apaise. Puis elle s'essuie les mains sur son tablier, les frottant plus longtemps que nécessaire.

Quelques minutes plus tard, elle rentre dans la pièce principale de la maison. Sa mère, le dos rond, penchée vers l'âtre, verse la pâte sur la crêpière. Suzanne lui jette un coup d'œil en espérant un soutien de sa part, même si elle sait que c'est peine perdue. Combien de fois déjà, devant les interdits du père, Suzanne a-t-elle sollicité sa mère pour le faire fléchir ? Jusqu'à ce qu'un jour, sa mère sorte enfin de son mutisme, regarde sa fille bien en face et lui dise :

— Ma fille, il faut que tu apprennes une chose, cela t'épargnera bien des soucis : quand un homme décide, la femme se tait.

Même si l'homme choisi par son père ne lui convient pas, Suzanne sait que sa mère ne prendra pas son parti.